
Echo d'une ancienne militante du GAP

Engagée durant les années 1970 dans le Groupe action prisons (GAP) et sa contestation du système carcéral en Suisse romande, Marie-Jo Glardon a suivi quelques-uns des événements de la manifestation *Foucault la prison aujourd'hui*. Ce fut pour elle l'occasion de confronter ses souvenirs avec ce qui se dit, se fait aujourd'hui autour de la question prison.

Avril 2014

J'ai fait partie du GAP suisse des années 70 qui s'est constitué dans l'espace de critique active marqué par l'œuvre de Michel Foucault. J'ai donc suivi avec un intérêt tout particulier quelques-uns des événements organisés par la Quinzaine Foucault. Les constats des chercheurs à propos de la prison n'ont pas beaucoup changé depuis l'époque de ma militance. Comme l'a redit Philippe Artières, la prison n'indigne l'opinion qu'à partir du moment où elle enferme des gens qui font poids socialement. Le reste du temps, elle reste terrée, et enterrée dans le silence des petites gens, aperçus de loin comme une classe dangereuse. A l'époque, ce fut une déception pour moi de voir à quel point les précaires de la prison n'avaient rien en commun avec les prisonniers extraordinaires venant de la politique, de la marginalité de rupture plus ou moins choisie, ou encore de la drogue version Tim Leary.

Mon engagement des années 70 visait l'abolition de l'enfermement. Je voyais la prison comme une institution inutile et cruelle à démolir de toute urgence. Je voyais l'enfermement comme la perversité même. Était-ce parce que je ne voulais pas l'entendre, ou parce que ce n'était pas dans l'air du temps ? Je n'ai aucun souvenir d'un détenu à qui la prison aurait réellement rendu service, ou simplement servi de leçon. A l'exception de ceux pour qui le séjour en prison représentait une victoire dans la mesure où ils étaient parvenus à n'y jamais retourner. Il y en avait au GAP mais, majoritairement, ceux que j'ai rencontrés à l'époque étaient des produits de la « fabrique de récidive ».

Quarante ans plus tard, je découvre des films et documents complexes et culturellement riches qui se fabriquent DEDANS et racontent une histoire un peu différente (ou bien est-ce simplement moi qui ai changé de regard ?).

Dans le film le film **Thorberg** (Dieter Fahrner, 2012, 105'), on voit les horreurs habituelles du quotidien de la prison, mais aussi des gens pour qui l'enfermement a été une expérience, une leçon, une évolution, la naissance d'un projet. Les détenus interviewés deviennent des personnes qu'on découvre, capables de se présenter avec une force qui casse la baraque. Le dénommé Yanni déclare dans le film quelque chose comme :

- *«J'ai commencé à raisonner un peu comme un adulte, assez tard, vers 26-27 ans, en prison justement, quand j'ai eu le temps de rester seul à nouveau avec moi-même».*

Dans le film, Yanni se montre en train de travailler sur lui-même et sur le sens de sa vie, en dépit des multiples et nombreuses occasions de se décourager. L'univers carcéral désespérant de contrainte et de contrôle n'est pas gommé. Les parcours individuels qui sont présentés vont de l'insoutenable (une décompensation psychique pratiquement sous nos yeux) à l'espoir d'une transformation (le cas de Yanni, justement). Il y a donc des champs ouverts, même derrière les barreaux.

De telles œuvres ouvrent des perspectives. *La Quinzaine Foucault* a fait découvrir des gens désireux de traverser les murs et suffisamment talentueux pour y parvenir : à travers l'expression, travailler la liberté de la pensée dedans l'espace de la contrainte physique. Certains cinéastes parviennent à soulever des montagnes de poubelles bureaucratiques pour instaurer un environnement de création dans lequel détenus et artistes s'expriment et oeuvrent coude à coude. Je n'oublierai jamais les 20 minutes passées à regarder le doublé Ebullition / Sirine, le témoignage le plus expressif que j'aie jamais vu sur la rage, dans lequel les talents conjugués du prisonnier et de ses visiteurs font merveille (Les Yeux de l'Ouïe). Ou l'aventure du film de Denise Gilliard, Article 43 (2008, 90') qui se passe dans les locaux du studio de la télévision interne des EPO.

Alors ?

Alors, il est permis et recommandable de rêver, comme on l'a vu dans certaines des productions réalisées au sein de la prison qui étaient montrées durant la manifestation.

Rêver d'une prison non pas abolie, mais humanisée.

Rêver d'une fluidité réelle entre le dedans et le dehors : la création partagée !

Rêver que les technologies de l'image, du son, soient des vecteurs de liens et de contacts y compris avec la prison. On en très loin car pour le moment, faute de moyens de contrôle adaptés, les détenus, même ceux qui tirent leur peine, n'ont aucune espèce d'accès à Internet. Dans le film Thorberg, on voit un détenu raconter qu'il ne peut pas jouer avec la dernière version du jeu vidéo offert par sa famille, interdit par la « sécurité ». De quoi faire retomber le soufflé de l'espoir, il est vrai.

Comme pour un début, le printemps de mars 2014 m'a fait rencontrer à côté du mouvement Prélude et d'autres acteurs de la création partagée, deux étudiantes bénévoles qui chaque semaine offrent leur cours de langue aux détenus du Bois-Mermet. Elles sont entrées, elles ont vu, elles ont vaincu les réticences des gardiens goguenards. Chapeau pour cette brèche.